

reconnaissance, qui s'élevait parfois jusqu'à l'admiration.

— Cet enfant, disait-il, nous dépassera tous, croyez-le bien ; le cœur est son guide, et le cœur l'aidera à faire un bon usage des trésors de la science.

On verra bientôt comment cet horoscope se réalisa.

XIV.

TRENTE ANS APRÈS (999).

L'abbé, le prieur et la plupart des anciens religieux de Saint-Gérauld étaient descendus dans la tombe. Pendant ce long intervalle, Gerbert, devenu religieux à son tour, continuait à édifier ses compagnons, aussi bien par sa science que par sa piété. Un voyage qu'il fit à Barcelone, en Espagne, acheva de le perfectionner dans les sciences mathématiques. La renommée des écoles de Séville et de Cordoue attira cette ardente imagination.

Les sciences exactes avaient fait de grands progrès parmi les Arabes : la géométrie, les calculs

des astres, l'application des nombres et des mathématiques, de toutes ces sciences qui avaient obtenu dans les villes moresques un vaste développement. Les docteurs arabes avec lesquels il se mit alors en rapport étaient sur ce point plus habiles que tous les écolâtres du monastère de Saint-Gérauld.

Les *Tables de Ptolémée* s'étaient transmises, sous le califat des Arabes, aux savants docteurs de l'islamisme, et dans les écoles d'Espagne, au milieu des mosquées et des alcazars, l'enseignement trouvait des maîtres et des élèves nombreux. Gerbert vint puiser à ces sources de la science humaine, et il acquit une si merveilleuse intelligence, qu'on le regardait à son retour comme un puissant magicien dans le vulgaire, et le vulgaire, à cette époque, était presque tout le monde.

A l'époque dont il est question ici (982), Gerbert n'avait plus d'autre famille que ses frères du cloître. Il avait fermé les yeux à sa mère Marguerite avant d'entreprendre son voyage d'Espagne, et peu de temps après le vertueux Bernard était allé rejoindre sa fidèle compagne dans le séjour des justes. Gerbert versa bien des larmes sur ses bons parents. Mais leur perte ne l'attachait plus que faiblement à son

pays natal. La mort du sire d'Arpajon, arrivée aussi dans cette période, acheva d'affaiblir dans son cœur l'amour de la patrie. Il avait perdu tout ce qu'il avait chéri dans ce monde. Il se réfugia alors tout entier dans le sanctuaire et dans l'étude des sciences qui avaient fait le bonheur de sa vie.

L'histoire, qui est restée muette sur l'enfance de Gerbert, commence à nous le montrer à Rome sous le pontificat de Benoît VII. Il conquiert la faveur de l'empereur Othon II, qui lui confie l'éducation du jeune Othon, son fils, et lui confère l'abbaye de Bobbio, petite ville épiscopale du Piémont. Les désordres auxquels l'Italie était en proie l'empêchent de faire dans son abbaye tout le bien qu'il aurait voulu. Par suite des déprédations des seigneurs voisins de Pavie, les religieux de l'abbaye de Bobbio étaient réduits à la mendicité. Gerbert, ayant perdu son protecteur, l'empereur Othon II, et voyant d'ailleurs qu'il ne pouvait mettre un terme aux scandales qui désolaient son abbaye, se réfugie auprès d'Adalbéron, célèbre archevêque de Reims, homme très-capable de l'apprécier, et qui jouissait d'une grande considération, ayant été ministre sous Lothaire, Louis V

et Hugues Capet. Mais il n'abandonna pas néanmoins la cause de son élève Othon III, à qui le duc de Bavière, Henri, disputait la couronne impériale.

Il faut voir avec quel zèle infatigable Gerbert écrivait alors à tous les évêques d'Allemagne pour soutenir les légitimes prétentions de son élève, pendant qu'il surveillait d'un autre côté l'éducation du jeune Robert de France, que Hugues Capet lui avait envoyé.

Au milieu de tous ces embarras, son ardeur pour les sciences ne s'était pas ralentie. Il achète des livres de toutes parts, les rassemble en corps de bibliothèque, et compose lui-même un livre de rhétorique.

A la mort d'Adalbéron, Hugues Capet, roi de France, fit élire Gerbert à l'archevêché de Reims. Mais le pape, influencé par le tyran Crescentius, cassa cette élection, malgré la résistance de Gerbert, qui combattit avec une vigueur et une éloquence extraordinaires les prétentions du saint-siège. Mais les légats de Grégoire V l'emportèrent dans le concile tenu à Reims, et Gerbert fut déposé.

Ce fut alors (996) qu'il se retira à la cour d'Othon III, à Magdebourg, et c'est là qu'il imagina les horloges à ressort, pour lesquelles fut renouvelée la superstitieuse accusation de sorcellerie. Mais cette accusation vint échouer, comme les précédentes, contre la réputation du vertueux et pieux Gerbert.

L'empereur et le souverain pontife, celui-là même qui l'avait dépouillé de l'archevêché de Reims, le firent monter sur le siège archiépiscopal de Ravenne. Grégoire V étendit même la juridiction de Gerbert sur les évêchés de Plaisance et de Montefeltro, et l'appela, en 998, au concile de Rome, où fut prononcé le divorce de Robert de France et de Berthe.

Ce ne fut pas sans regret que Gerbert fut appelé à prononcer sur l'union de Robert et de Berthe, mariage approuvé, nonobstant les prohibitions canoniques, par tous les évêques du royaume de France. Mais le tribunal sévère de Rome en jugea bien autrement; car il fit prononcer dans ce concile, tenu à Rome, que le roi de France serait tenu de se séparer sans délai de la reine Berthe, et que l'un et l'autre feraient pénitence durant sept années.

Ce décret rigoureux fut publié en France. Le peuple, considérant le souverain pontife comme l'organe immédiat de Dieu, se courbait avec respect sous ses décrets.

Quant à l'élève de Gerbert, le roi Robert, la résistance qu'il opposa d'abord fut d'autant plus remarquable que jusqu'alors il avait été d'une grande soumission aux volontés du souverain pontife.

Robert, qu'on surnommait *le plus pieux des rois*, avait convoqué plus d'un concile pour y confondre les hérésies. Elève du pieux Gerbert, il composa pour les offices de l'Eglise des hymnes qu'elle conserve encore, et il se mêlait aux lévites du Seigneur pour chanter en chœur avec eux les louanges du Très-Haut. Ce prince faisait de fréquents pèlerinages et distribuait en aumônes une grande partie de ses trésors. Sa pieuse munificence avait élevé sept églises et quatorze monastères.

Mais l'attachement qu'il avait pour Berthe le porta à braver, malgré sa piété, les injonctions de Rome et même la menace foudroyante de l'anathème.

Gerbert, quoique très-attaché à son royal élève,

ne put détourner le coup qui le menaçait (1). Mais,

(1) Robert, fils de Hugues Capet et d'Adélaïs, naquit au Petit-Palais-en-l'Isle, à Pâques fleuries de 970, avant que Hugues prît le titre de roi des Français. Il reçut le nom de Robert; car c'était un prénom de race parmi les ducs de France et comtes de Paris. Un des ancêtres n'était-il pas ce Robert le Fort de grande mémoire, le Machabée du règne de Charles le Chauve?

Robert fut baptisé en l'église Saint-Barthélemy, pieuse fondation du duc son père; on remarqua que les pleurs et les cris de l'enfant accompagnaient le plain-chant des litanies, d'où l'on conclut que ce serait un fort en clergie; aussi, tout en le dotant des leçons d'armes, dons de courage et de bataille, Hugues, son père, l'envoya aux écoles des clercs, en la cathédrale de Reims, sous l'archidiacre Gerbert, cet esprit si éminent qui s'éleva haut dans l'époque féodale.

Dès l'adolescence on avait songé à marier Robert, et Hugues, son père, lui chercha une femme parmi les nobles dames, riches héritières dans la féodalité.

Robert épousa d'abord Adélaïs, veuve d'Arnould, comte de Flandre; elle était suzeraine d'un grand nombre de fiefs. Adélaïs mourut en devenant mère; Robert la pleura longtemps; mais, d'après les conseils de ses comtes, il épousa Berthe, fille de Gonrad, roi de Bourgogne, de race germanique; elle était veuve comme Adélaïs. Son premier mari avait nom Eudes, dit le Fort, comte de Chartres et de Blois.

Adélaïs et Berthe étaient les deux prénoms des femmes dans la famille du moyen âge. Berthe fut le symbole de la résignation et de la souffrance dans la vie.

Elle avait aimé Robert bien avant son mariage; un peu sa parente de lignage, Berthe avait tenu avec lui, sur les fonts de baptême, le premier de ses enfants mâles. Alors, les empêche-

peu après, Grégoire V étant mort, il s'assit lui-

ments de mariage pour cause de parenté étaient multipliés. Sans ces sages prohibitions, on aurait vu un mélange honteux de sang et de race; c'est pour éviter ces désordres que la discipline ecclésiastique avait établi les prohibitions à plusieurs degrés.... Les conciles veillaient sur la famille avec une rigidité sage qui luttait contre les instincts bruts d'une société toute d'armes et de batailles. L'Église voulait pourvoir à ce que les membres d'une même famille gardassent entre eux la plus grande pureté de mœurs.

Mais le roi Robert, tout pieux qu'il était, ne s'y arrêta pas. Il avait épousé Berthe, sa cousine, et de plus sa *commère*, comme on disait autrefois.

Cette douce union fut longtemps l'objet des ardentcs remontrances du pape. Robert alors passait sa vie dans son château de Dourdan, avec la reine, composant des hymnes d'église, s'appliquant au rythme du plain-chant, et sachant donner une mélancolique expression aux sublimes Psaumes de la Pénitence. Grégoire V lança contre lui l'excommunication, peine terrible au moyen âge. L'excommunié était le lépreux dans l'ordre moral au moyen âge; tous devaient le fuir comme un chrétien rejeté de la communion sainte. Berthe et Robert furent bien forcés de se soumettre à la décision du saint-siège. Roi et reine couronnés, on les fuyait, dit un historien, comme des lépreux à la figure hideuse; tous leurs serviteurs les avaient abandonnés. En vain faisaient-ils retentir le palais de leurs cris; personne n'allait à eux; on considérait leurs mets comme infectés de lèpre. Quelle solitude autour de Robert et de Berthe! Plus d'échanson pour verser le vin d'Orléans dans la coupe dorée; plus de sénéchal, plus de connétable pour caparaçonner le destrier; tous avaient fui. Mille légendes lamentables circulaient parmi les vassaux: ici on avait entendu des voix étranges et marmottantes qui frappaient

même dans la chaire de Saint-Pierre, et prit le nom de Sylvestre II.

l'air de leurs cris douloureux; les ancêtres agitaient leurs armures aux vieilles tours; des chevaliers tout armés se montraient à l'horizon, combattant dans des nuées sanguinolentes; enfin, on alla jusqu'à dire dans le peuple que la reine Berthe était accouchée d'un enfant beau de corps, bien fait de membres, mais qui avait la tête d'une oie! Quel monstre! répétait-on partout; comme la vengeance de Dieu flétrit les excommuniés! Cette tradition de l'enfant de Berthe à la tête d'oie se maintint longtemps parmi le peuple, et le titre de la *mère l'oie* devint par la suite une sorte d'injure, de sorcellerie et d'excommunication.

Robert céda enfin; il se sépara douloureusement de Berthe; il vint en pèlerinage à Rome, tout en pleurant et gémissant; il fut absous de sa grande faute, et s'en retourna, à travers les Alpes, au milieu de ses sujets, qui le reconnaissaient pour leur roi, surtout depuis qu'il s'était réconcilié avec l'Église. Dans la société du moyen âge, un roi excommunié n'était plus qu'un objet d'horreur. Église et royauté se tenaient fermement en défense contre l'ennemi commun, l'anarchie féodale.

Les chroniques nous disent combien fut douloureuse la séparation de Robert et de Berthe; mais la répugnance des chrétiens pour l'excommunié était alors si profonde, que ce fut une grande joie quand on vit le prince admis de nouveau dans la communion des fidèles. L'église était parfumée d'encens; les clercs remplissaient le parvis de Saint-Barthélemy en la Cité. Robert fut absous de son excommunication, et, au son de l'orgue, il récita les hymnes qu'il avait composées pour la cathédrale d'Orléans.

(Hugues Capet, par Capefigue.)

... de la vie de saint-pierre, et de sa mort

... de la vie de saint-pierre, et de sa mort

... de la vie de saint-pierre, et de sa mort

... de la vie de saint-pierre, et de sa mort

... de la vie de saint-pierre, et de sa mort

... de la vie de saint-pierre, et de sa mort

XV.

... de la vie de saint-pierre, et de sa mort

ÉPILOGUE.

... de la vie de saint-pierre, et de sa mort

Ainsi le petit chevrier des montagnes de l'Auvergne venait d'être élevé aux honneurs de la papauté. La faveur de son ancien élève, l'empereur Othon III, assura le succès de son élection ; après la mort de Grégoire V, en 999.

Le premier acte de son administration fut de confirmer le rétablissement de l'archevêque Arnoul sur le siège de Reims, qu'il avait déjà occupé après la mort d'Adalbéron. Il crut devoir faire cette amende honorable en présence des partis politiques déchaînés les uns contre les autres.

Ce début de son règne pontifical était d'un heureux augure. Mais cependant quelques brouillons, profitant de l'absence de l'empereur, se révoltèrent à la fois contre le prince et le pontife. Othon III revint à la hâte pour réprimer et châtier les séditeux; mais l'empereur mourut quelques jours après, à peine âgé de trente ans. Cette mort laissa plus que jamais indécis ce long combat de la papauté et de l'empire, des Romains contre l'une et l'autre, et de la liberté de l'Italie contre la puissance de l'Allemagne.

Gerbert ne survécut que peu de mois à la mort de son élève. Il mourut le 12 mai 1003, n'ayant régné que quatre ans et demi, pendant lesquels il ne fut occupé qu'à convoquer des conciles en Allemagne.

Il faut donc le dire, son règne, rempli par de petites querelles indignes de l'histoire, ne répondit point à la célébrité des premiers temps de sa vie, dont nous avons reproduit une esquisse.

Gerbert fut en butte à de nombreuses accusations de magie. On parlait très-sérieusement de ses sortilèges; on disait qu'il avait de fréquents entretiens avec le diable, par l'intermédiaire

d'une tête d'airain, dont il avait en effet imaginé le mécanisme, et qui articulait quelques paroles.

Mais, disons-le hautement, son savoir, sa vertu, sa profonde politique et ses éminentes qualités firent toute sa magie.

On doit à un historien contemporain une éloquente récapitulation du règne de Gerbert et de l'influence qu'il exerça au x^e siècle.

« Chaque siècle, dit cet historien, trouve sa personnification scientifique dans un homme plus éminent que ses contemporains; toutes les idées se groupent autour d'une grande intelligence; elles font cortège à cette reine, comme les étoiles du firmament saluent le grand astre qui les illumine de ses rayons; ainsi, dans la nuit du moyen âge se leva Gerbert; cet esprit résuma toute la science, à l'époque où il parut. C'est une vie bien pleine que celle du pape Sylvestre II; il faut la suivre depuis sa naissance obscure jusqu'à son pontificat; elle est comme l'élévation du génie à la papauté. L'intelligence supérieure de l'époque fut ainsi appelée au gouvernement de l'Eglise.

« Gerbert ou Girbert, quelques chroniques disent Gerlent, naquit à Aurillac, dans l'Auvergne,

vers le milieu du x^e siècle. L'Auvergne était alors sous des comtes féodaux dont les habitudes batailleuses avaient acquis une grande renommée. Gerbert fut consacré à la vie monastique dans la solitude de Saint-Gérauld. On y remarqua bientôt son application à toutes les études, et l'écolâtre du monastère dit à l'abbé que Gerbert serait un prodige dans la grammaire et l'enseignement ecclésiastique.

« Le jeune moine fut envoyé à Barcelone, auprès des comtes de la Marche d'Espagne. La renommée retentissante qu'avaient acquise les écoles de Séville et de Cordoue attira cette ardente imagination; les sciences exactes étaient en grand honneur parmi les Arabes; la géométrie, les calculs des astres, l'application des nombres et des mathématiques, toutes ces sciences avaient pris un vaste essor chez les Maures.

« A cette époque, l'homme qui devinait le temps, mesurait les distances, ou savait prendre les hauteurs des tours élevées, passait aux yeux du peuple pour un être extraordinaire, pour un de ces mystérieux esprits qui soulevaient les ombres funèbres sous le marbre des tombeaux. On voyait

Gerbert incessamment occupé à tracer des caractères inconnus, des signes cabalistiques, des lignes courbes ou droites, des constellations sous toutes les formes; on le voyait, l'astrolabe en main, parcourir sur la sphère céleste la marche des astres et pénétrer dans la profondeur des temps. Tantôt Gerbert dessinait sur la muraille des cathédrales le cadran solaire, pour marquer les heures qui fuient; tantôt il animait, par les lois de la mécanique, un automate qui se mouvait comme le corps humain; tantôt enfin, par les combinaisons ingénieuses du vent et de l'eau, il donnait mille voix étranges ou harmonieuses à ces tuyaux des orgues qui bruissaient dans les églises.

« A l'aspect de tous ces résultats, le peuple accusait Gerbert de magie; on l'avait vu, disait-on, en compagnie de diables noirs et puants; on avait vu autour de lui voltiger les esprits aux noires ailes, comme les chauves-souris et les chats-huants des vieilles tours. Il avait employé des caractères inconnus pour deviner les sorts, pour remuer le passé, le présent et l'avenir.

« Ces accusations vulgaires n'empêchèrent point l'avancement de Gerbert; attaché d'abord à la ca-

thédrale de Reims, il en reçut le pallium d'archevêque, et, ainsi revêtu des hautes fonctions épiscopales, il ne cessa d'enseigner dans les églises, et les contrées diverses lui durent la fondation de plusieurs écoles de clercs et de serfs aux manoirs.

« Dans les disputes de l'archevêché de Reims avec la race capétienne, Gerbert donna sa démission : il vint en Italie, toujours dévoré du besoin de s'instruire ; il visita les écoles de Ravenne et de Milan ; il put joindre, de cette façon, les vastes études mathématiques des Arabes aux enseignements plus solides de l'Allemagne. Gerbert devint l'homme de la renommée ; l'univers catholique retentit de son nom et de sa gloire ; la protection d'Othon l'empereur le poussa d'abord au siège de Ravenne ; puis, après la mort de Grégoire V, Gerbert fut promu à la papauté. Les chroniqueurs ne tarissent pas sur les causes mystérieuses de cette élévation de Gerbert au pontificat ; ils l'attribuent à la magie, aux maléfices jetés sur le conclave par l'évêque de Ravenne ; alors on répéta toutes les accusations du temps où Gerbert avait étudié à Saint-Gérauld et dans les écoles de Séville et de Cordoue.

« Le nouveau pape prit le nom de Sylvestre II, et sa gloire parvint ainsi à son apogée.

« Sylvestre II fut un des pontifes les plus fermes, les plus décidés ; on le voit, à la tête de quelques soldats de Rome, comprimer les insurgés de Tibur et de Césène ; puis, le premier des papes, il conçut la pensée d'une grande délivrance de Jérusalem. Sylvestre II comprenait tout ce qu'il y avait de force et d'énergie dans une croisade ; il créait ainsi la milice du Christ. La lettre de Gerbert à l'Eglise universelle est d'une merveilleuse éloquence ; il s'identifie avec Jérusalem, il fait parler cette reine détrônée, cette veuve dans la douleur ; Sion s'adresse à ses enfants, elle invite les cœurs brisés à venir la délivrer ; elle qui vit s'opérer dans son sein les mystères du Rédempteur.

« Ces paroles brûlantes firent une si grande impression, que les Pisans prirent spontanément la croix et préparèrent une expédition pour la terre sainte. Gerbert ne survécut pas longtemps à cette manifestation catholique ; il mourut la cinquième année de sa papauté, toujours occupé de la science et se vouant à elle, entouré d'astrolabes, de sphères, de livres écrits en caractères

arabes et hébreux, tout resplendissants de signes cabalistiques. Aussi, dans le vulgaire, Gerbert, bien que pape, passa toujours pour maître en sorcellerie. Quelques jours avant sa mort, il inventa encore les moyens de détourner la foudre quand l'orage grondait sur la plaine. Gerbert faisait planter des bâtons en terre avec un bout de lance fort aigu, si bien que la foudre, tournoyant, s'abîmait ensuite sous le sol (1).

« Les écrits de Gerbert sont nombreux; les plus remarquables de tous furent : 1^o l'*Abacus*, le livre subtil de l'arithmétique. C'est un développement de la règle des nombres, un traité complet des chiffres arabes et de géométrie, la division des unités et des quantités dans les nombres; 2^o le *Rhythmomachia*, traité du combat des nombres et des chiffres. Il existe aussi un traité de géométrie composé par le pape Sylvestre II. Tout y est examiné, et la mesure des temps, et l'intelligence des quantités; il applique les premières règles à la musique, aux rouages de l'hor-

(1) Ainsi Gerbert aurait devancé de huit siècles la découverte des paratonnerres de Benjamin Franklin.

loge, aux tuyaux de l'orgue qui bruissent harmoniquement par l'action de l'eau ou du vent introduit dans les soufflets.

« S'il aime les mathématiques, Sylvestre II n'oublie pas la versification et le rythme, qui sont la musique du langage; il étudie l'antiquité, il se complait à fixer les règles pour la parole écrite. Gerbert n'est point le partisan des langues vulgaires; il est grammairien dans ses épîtres (1). La philosophie, la dialectique, Gerbert les compare à deux sœurs qui marchent le front haut dans les voies de l'intelligence. Le pape les protège de tous ses efforts; il écrit beaucoup, il médite plus encore. Gerbert se pose comme le chef du catholicisme, et il veut élever l'Église comme un grand centre de lumière qui reflète tous ses rayons sur la société féodale (2). »

Tel était Gerbert, dont nous avons vu les humbles commencements. Sa piété, l'un de ses premiers échelons pour monter à la gloire, ne saurait être révoquée en doute. Sa vie et ses écrits l'attestent

(1) Il nous en reste cent quarante-neuf, avec plusieurs autres écrits.

(2) *Hugues Capet*, par Capéfigue.

suffisamment. Cependant ses ennemis le poursuivirent jusqu'au delà du tombeau. Ils attribuèrent sa mort au diable, qui serait venu le battre pendant qu'il offrait le saint sacrifice dans l'église de Sainte-Croix; accusation très-invraisemblable et qui tombe d'elle-même. On répéta pendant tout le moyen âge que les ossements de Sylvestre II s'entre-choquaient toutes les fois qu'un pape devait mourir, et la Chronique des Belges dit stupidement que c'est une chose assez notoire que, dans le cas de la mort d'un pape, le corps de Sylvestre pleure et sue.

Des auteurs plus graves, cités par le judicieux Fleury, affirment que, lors de la reconstruction de l'église de Saint-Jean-de-Latran, en 1648, le corps de Sylvestre II fut retrouvé à la porte de cette église, dans un cercueil de marbre, mais qu'il tomba en poussière avec tous ses ornements, au premier contact de l'air.

Cette dernière circonstance, toute naturelle, et qui s'est reproduite plus d'une fois, ne prouve rien contre la sainteté du souverain pontife. Il est certain qu'il portait à son front la triple auréole de la piété, du savoir et du génie.

XVI.

SUIITE DE L'ÉPILOGUE.

Il y a dans les gorges accidentées du Cantal des espèces d'oasis qui offrent des massifs d'arbrisseaux et d'herbes sauvages dans lesquels les troupeaux aiment à venir brouter.

Sur la fin de l'automne de l'année 1003, deux vieillards infirmes gardaient quelques vaches qui allaient çà et là cherchant leur nourriture au milieu de cette verdure déjà jaunissante.